

Études littéraires africaines

BA (Mamadou Kalidou), *Le Roman africain francophone post-colonial. Radioscopie de la dictature à travers une narration hybride*. Paris : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2009, 252 p. – ISBN 978-2-296-09200-6



Sonia Le Moigne-Euzenot

Numéro 30, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1027352ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1027352ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Le Moigne-Euzenot, S. (2010). Compte rendu de [BA (Mamadou Kalidou), *Le Roman africain francophone post-colonial. Radioscopie de la dictature à travers une narration hybride*. Paris : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2009, 252 p. – ISBN 978-2-296-09200-6]. *Études littéraires africaines*, (30), 110–111. <https://doi.org/10.7202/1027352ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d'utilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

BA (MAMADOU KALIDOU), *LE ROMAN AFRICAÏN FRANCOPHONE POST-COLONIAL. RADIOSCOPIE DE LA DICTATURE A TRAVERS UNE NARRATION HYBRIDE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. CRITIQUES LITTERAIRES, 2009, 252 P. – ISBN 978-2-296-09200-6.

M. K. Ba a sélectionné un corpus de onze romans africains qu'il situe dans « la deuxième génération » parce que leurs auteurs cherchent à « se démarquer de leurs prédécesseurs » (p. 157), rompant ainsi avec le roman africain « classique » – du début du XX^e siècle aux années soixante –, caractérisé par la représentation fictionnelle de l'exercice du pouvoir colonial. La coïncidence entre les thèmes qui y sont traités et l'actualité des Indépendances est à l'origine d'une étude que M. K. Ba qualifie d'« avant-gardiste » (p. 65), et où il se propose de confronter la fiction romanesque aux réalités politiques, sociales et religieuses vécues par les États concernés : le Sénégal, le Mali, la Côte d'Ivoire, la Guinée, le Cameroun, le Congo et le Zaïre / RDC.

La première partie de ce livre est descriptive. Elle observe ainsi les caractéristiques du pouvoir dictatorial pour en dégager des constantes. Les titres des chapitres sont suffisamment éloquents pour figurer à eux seuls les étapes du parcours qui propulse à la tête de l'État des êtres sans foi ni loi, que leur vénalité conduit à des comportements similaires d'un pays à l'autre.

La deuxième partie fouille « les réalités cachées » (p. 67) de ces régimes autoritaires. Plus analytique, elle offre au lecteur l'opportunité de mesurer l'usage pervers que des dictateurs font des croyances et des coutumes africaines, dans la mesure où M. K. Ba prend soin de rétablir les vérités en s'appuyant au besoin sur des travaux scientifiques à propos de la sorcellerie, des idéologies tribalistes, mais aussi de la philosophie africaine.

Après une troisième partie qui observe les conséquences économiques et sociales de ces régimes politiques déplorables et qui montre que certains écrivains de ce corpus ont dû opter pour un statut de militant, la quatrième partie aborde la dimension littéraire de ces onze romans. L'auteur cherche à mettre en valeur ce qui constitue le « nouveau roman africain » (p. 177). Cette petite soixantaine de pages montre que, pour cette nouvelle génération, un nouveau pacte entre auteur et lecteur était indispensable afin de ne plus séparer « le cadre fictionnel où se meuvent les personnages » (p. 185) du cadre réel du lecteur tout en restant ancré dans les traditions négro-africaines (p. 169). Un sous-chapitre qualifie de « nouvelles écritures » (p. 181) celles

d'Henri Lopès, Sony Labou Tansi et Boubacar Boris Diop, et annonce l'étude de « leur narration ». On peut regretter que le texte de Sony Labou Tansi ne fasse l'objet que d'une phrase à propos de ses « particularités énonciatives et lexicales » (p. 181). Exprimant ici une vision personnelle du rôle du roman, l'auteur déplore que Boubacar Boris Diop, à force d'inviter son lecteur à se placer à ses côtés, n'en vienne, selon lui, à « priver le roman de sa véritable quintessence, c'est-à-dire l'illusion du vraisemblable » (p. 186). Les marques de l'ironie et de la satire qui courent dans ce corpus sont ensuite répertoriées pour en souligner la vertu démystificatrice à l'égard du pouvoir dictatorial. L'écriture satirique caractérise donc ces écrivains et constitue une arme solide contre la gabegie des pouvoirs totalitaires dont la population est directement victime.

■ Sonia Le MOIGNE-EUZENOT

BOSCOLO (CRISTINA), *ODÚN. DISCOURSES, STRATEGIES AND POWER IN THE YORUBA PLAY OF TRANSFORMATION*. AMSTERDAM / NEW YORK : RODOPI, COLL. CROSS / CULTURES – READINGS IN THE POST / COLONIAL LITERATURES IN ENGLISH, N°111, 2009, XXX–337 P. – ISBN 978–90–420–2680–3.

Cristina Boscolo est diplômée de l'université de Venise. Elle s'est intéressée à l'anglais du Nigeria et aux littératures de ce pays, notamment les productions en langue *yorouba*, ce qui l'a conduite à travailler à Mannheim dans le cadre des études africaines de cette université d'outre-Rhin.

Elle publie un bel ouvrage intitulé *Odún* (la Fête), dans lequel elle étudie ce mot dans toutes ses dimensions. C'est un travail de terrain et il ne pouvait en être autrement car l'« *Odún* » relève de la performance (individuelle et collective) qui bouscule sans cesse la compétence, si je peux utiliser ces concepts de linguistique pour évoquer les grandes fêtes *yorouba* et leurs dimensions les plus variées, qui sont loin d'être seulement verbales. Il en résulte, pour le terme étudié, une richesse connotative hors du commun, qui pose des questions importantes quant à sa signification sociale, artistique, historique, philosophique et esthétique.

Nous sommes donc heureusement très loin des conceptions didactiques et purement religieuses (au sens où le religieux serait un stade inférieur à la pensée scientifique) de l'art africain qui ont sévi par le passé et dont nous ne nous sommes pas complètement débarrassés. Je ne peux m'empê-